

—A moi, mon oncle ! s'écria la jeune fille blonde, à Berthe, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est cela, à Berthe..... Hortense ne sait plus dire un nom.

—Que me voulez-vous ?

Berthe s'était agenouillée à ses pieds, sur un coussin, et lui mettait sa figure rose sous les yeux.

—Hippolyta t'a-t-elle montré le le.... le sabre, non, la plume... non.

—Le cachet que M. André lui a envoyé ? elle me l'a montré, mon oncle, il est très-beau.

Elle se détourna et s'adressant à Mme. Richon :

—Connais-tu les armes de Kermarc'hat, maman ? demanda-t-elle.

—Non, je les ai vues, mais je ne m'en souviens plus.

—D'argent à la quintefeuille de gueules ? je crois, dit Mme. de Morinville solennellement.

—Non, ce n'est pas cela. Ah ! je n'ai plus de mémoire. Où est Hippolyta ?

—Me voici, mon père.

Et Berthe s'étant levée, la belle fiancée d'André de Kermarc'hat prit sa place sur le coussin.

—Quelles sont les armes de ton futur mari, mon enfant ?

Hippolyta répondit :

—D'hermines à la quintefeuille de gueules, mon père.

Elle dit cela simplement, d'une voix harmonieuse et vibrante. Sa belle bouche n'eut pas la contraction orgueilleuse qui avait plissé les lèvres minces de Mme de Morinville.

—Raoul... non, André viendra-t-il aujourd'hui ? redemanda le vieillard.

—Je ne le pense pas, mon père, car je me suis bien gardée de lui dire que c'était demain votre fête.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il a des affaires qui l'appellent à Rennes, et qu'il se doit

tout entier à ce grand procès que le malhonnête associé de son père lui a intenté.

La raison parut bonne au vieillard, et Hippolyta se releva.

—Si vous dansiez ? s'écria tout à coup la petite Pauline Richon ; il y a des messieurs.

—Dansez, oui, dansez, dit M. de Morinville.

Hippolyta regarda Mme. de Morinville, qui lui fit un signe d'assentiment.

Les parents retrécirent le cercle qu'ils formaient, Hippolyta se dirigea vers le piano et l'ouvrit. Ses mains fines se posaient sur les touches quand Pauline, qui attendait en vain un danseur, éleva de nouveau la voix :

—Ma tante, dit-elle en s'élançant vers elle et en lui appuyant ses deux mains sur les bras, attendez un instant, je vous prie. Personne ne m'a invitée, mais je vais danser quand même, car voici M. André.

A la porte entr'ouverte du salon apparaissait un jeune homme blond, élégant, de la plus gracieuse figure. C'était André de Kermarc'hat.

Il y avait eu autrefois dans cette grande salle de Kermarc'hat, et il y avait maintenant dans le salon moderne de la villa Bruyère, un portrait de famille dépassant les proportions ordinaires, vers lequel se tournaient avec complaisance depuis des siècles les regards de tout ce qui portait le nom de Kermarc'hat. C'était l'homme célèbre de la famille, un fougueux seigneur qui avait guerroyé au service de la Ligue plutôt qu'un véritable ligueur, redoutable batailleur à l'œil ardent, au visage sombre, peint en pied, et appuyé sur une lourde pertuisane qu'aucun de ses descendants n'aurait pu facilement soulever. Chaque fois qu'il naissait un garçon dans la famille, on supposait gratuitement qu'il aurait plus ou moins de ressem-